

JULIE  
DE LA PATELLIÈRE

Notre nuit tombée

ROMAN



Notre nuit tombée



Julie de la Patellière

# Notre nuit tombée

roman

DENOËL

Extrait de la publication

© *Éditions Denoël, 2012.*

*à mes parents,  
à mes frères*

*pour Manuel  
et Vasco*





I



Je rentrais du bureau un peu plus tard que d'habitude, mais sans me presser. Je n'aimais pas être seul dans l'appartement. Je tournais en rond, sans savoir par où commencer. Aussi, je préférais attendre que ma femme soit là.

Je marchais déjà depuis une bonne demi-heure et les rues de fin de journée tremblotaient de lumières. Il faisait tiède, avec de l'électricité dans l'air. Un mélange d'énervement, de klaxons et de feux rouges ; une excitation dans le soir. Arrivé au carrefour encombré de mon quartier, j'ai traversé, puis je me suis engagé sur le boulevard planté d'arbres qui menait à ma rue. La chaleur soudaine nous avait surpris dans l'après-midi, nous irritant d'un désir désordonné. D'autres passants, comme moi, se pressaient moins.

Avant de rentrer, je suis passé acheter du vin à l'épicerie de la place, puis au pied de mon immeuble j'ai levé les yeux vers les fenêtres de mon appartement. Elles étaient toutes les deux éteintes. Ça m'a mis un peu mal à l'aise et

j'ai préféré m'asseoir un moment sur le banc public, avec ma bouteille emballée dans du papier de soie. Peut-être Liv était-elle de l'autre côté de l'appartement, dans la chambre ou le bureau, et n'avait pas encore allumé les lumières du salon. Je me suis laissé aller à la douceur du soir. Je passe souvent mes après-midi libres à flâner. À marcher au hasard dans la ville, à laisser mon esprit vagabonder. Je suis d'un naturel distrait. J'oublie où je vais, j'ai du mal à suivre les conversations. Mes amis me reprochent souvent mon manque d'attention. D'autres fois, mon étourderie les fait rire. Il faut dire, ma propre vie ne m'intéresse pas beaucoup. Je suis peut-être passé à côté d'elle, comme ça. Mais, au fond, cela n'a pas beaucoup d'importance.

On tirait les rideaux de fer, un à un ; la nuit se faufilait dans la ville délirante. J'ai décidé d'attendre que le ciel soit teint en entier pour monter. Un coin rose a persisté à l'angle d'une tour. Et puis, lui aussi a été avalé. Alors je me suis dirigé vers le hall de mon immeuble. J'ai pris l'escalier. Les fenêtres, à chaque palier, étaient restées ouvertes et les bruits de la rue me parvenaient, fragmentés. Une fois à mon étage, j'ai saisi mes clefs et ouvert. La porte n'était pas verrouillée, l'appartement intact. Les pièces silencieuses, trouées d'ombres. Bizarrement complices.

J'avais passé mon temps, ce jour-là, embarrassé par mon pull et mon manteau superflus, que j'avais coincés sur ma chaise pendant le déjeuner en terrasse et que je portais à présent sur le bras et noué à la taille. Un vrai gamin empoté, doublé d'un adulte transpirant. Au bureau, on avait passé

la matinée à en parler : tu as vu ça y est c'est le printemps. Quelques minutes, ébahis devant la fenêtre, sans trop y croire, comme si ça ne devait pas revenir. Pourtant, on avait beau faire, on avait beau désespérer, le printemps était toujours le printemps. Les mouches bourdonnaient sur les carreaux. La lumière était lente. Les buissons lourds.

La journée finie, j'avais décidé de rentrer à pied. En chemin, j'étais passé par une librairie foutraque que j'aimais bien. On y trouvait toutes sortes de livres d'occasion. Vous pouviez y passer la journée debout à lire un ouvrage sans que personne ne vous fasse de remarque. J'ai cherché un recueil de poésies américaines pour Liv, mais je ne l'ai pas trouvé. Il faut dire que rien n'était classé, les éditions de romans épuisées côtoyant des livres de photographie, et les rayonnages montaient jusqu'au plafond.

De la librairie à chez nous, il restait encore une vingtaine de minutes de marche. J'avais hâte que Liv me raconte sa journée. Elle était partie un peu anxieuse car elle avait rendez-vous avec M. Altfeld-Rosen, un ponte de l'université qui organisait un colloque sur « Strindberg et la ville ». Elle voulait lui proposer une communication traitant de l'espace urbain sur scène. Mais je ne m'inquiétais pas pour elle. Elle s'en sortait toujours très bien. Affamée, excitée, elle avait dû déjeuner dehors après ce rendez-vous, satisfaite et impatiente. Un sandwich probablement, sur la pelouse du campus où elle enseignait, avec ses collègues en costume-cravate assis maladroitement en tailleur face à elle. J'étais un peu jaloux, en pensant à ce jour qu'elle avait vécu en parallèle de moi, sans que j'en sache rien, ou presque. Un peu

jaloux de savoir qu'elle était sortie en simple jupe et débardeur sous son imperméable, et qu'elle offrait aux regards sa peau découverte et aimée, ses grains de beauté jusqu'ici cachés. J'imaginai toujours que les hommes de son entourage tombaient amoureux d'elle. Ça me semblait normal. Elle, ça la faisait rire. Elle me disait tu es mignon.

Ce soir-là, j'avais particulièrement envie de la toucher, de sentir sa présence rafraîchissante après une journée aussi lourde et vaine que mes vêtements hors saison. Je l'avais appelée en quittant le bureau pour lui dire que j'étais en chemin, et pour lui demander si elle voulait que je rapporte quelque chose. Mais son portable était éteint et je n'avais pas laissé de message, juste acheté la bouteille de vin. On aimait bien prendre un petit verre avant le dîner, sans rien faire d'autre. Un moment calme, suspendu. Ses jambes repliées sur le canapé, ses yeux perdus par-delà la fenêtre, le liquide rouge, où passaient les derniers rayons du soir, mouvant avec les gestes de sa main.

Je n'ai croisé personne dans l'escalier. Une fois passé la porte, je me suis senti un peu mieux. Liv était donc déjà rentrée, un seul demi-tour de clef avait suffi. La lumière déclinante avait jeté quelques vestiges qui flottaient encore dans les pièces. Comme tous les soirs, l'imperméable de Liv était pendu dans l'entrée, et ses chaussures enlevées en vitesse en dessous, des escarpins à talons inconfortables qu'elle échangeait dès son arrivée (et à mon grand regret) contre d'affreuses pantoufles, toutes molles, mais qui avaient l'air de lui procurer une intense volupté. De même, elle enlevait ses lentilles et chaussait ses lunettes, qui lui

donnaient un air d'instinct cochonne (enfin selon moi), et commençait à corriger mollement ses copies, en me faisant part d'extravagants désirs pour le dîner.

Il régnait une tranquillité étonnante dans l'appartement. Pas de radio, de robinet qui coule, de tiroir qu'on referme. Pas d'électricité allumée. J'ai annoncé ma présence par un tonitruant «C'est moi!» mais je n'ai pas obtenu de réponse. Liv s'était peut-être assoupie, sa jupe retirée pour ne pas la froisser, en petite culotte et en chien de fusil, et j'allais la rejoindre, la caresser, en commençant par les chevilles et en remontant, arrachant un sourire fatigué à son visage flou de cheveux. J'ai fait le tour des pièces en l'appelant. D'abord le salon (Liv aimait bien y faire la sieste) : le canapé était vide, et le plaid écossais encore chiffonné de la soirée télé de la veille. Puis la chambre : les volets étaient étrangement fermés. On ne distinguait pas grand-chose. Où pouvait-elle bien être? Cuisine : Rien. Salle de bains : éteinte, porte entrebâillée. Personne. Liv avait dû redescendre faire quelques courses. Ou alors un jogging dans la lumière finissante. C'était possible aussi.

J'ai été poser la bouteille sur la table de la cuisine. Dessus traînaient encore la tasse de thé que ma femme avait bue vite fait ce matin et le sachet, Traversée à Pondichéry, sur la soucoupe. Je l'ai jeté à la poubelle et ai mis la tasse dans l'évier. En ouvrant les placards, j'ai constaté qu'il n'y avait en effet pas grand-chose pour le dîner. Les magasins étaient en train de fermer et je ne savais pas trop ce que Liv avait pu trouver. Peut-être faudrait-il ressortir, aller au resto du coin, cette salle trop vaste baignée de lumière

verte dont nous étions toujours les seuls clients. On avait l'impression qu'il était très tard dans la nuit alors, et que nous étions des personnages échoués d'un film de Wong Kar-Wai, un militaire en permission et une jeune femme trop jolie, délaissée par son amant à motocyclette, et nous ne disions rien, buvant notre bière, imaginant remonter à l'hôtel au ralenti, inconnus l'un à l'autre, bercés d'une musique d'Amérique du Sud, quelque part, loin.

Je suis parti me rafraîchir à la salle de bains, m'aspergeant d'eau le visage et le cou. Tandis que je m'essuyais avec la serviette éponge, j'ai remarqué que le flacon de son parfum, Premier Figuier, était resté ouvert. Dans son empressement, Liv oubliait tous les matins de le refermer, et l'été gorgé de fruits mûrs, abeilles et bords bleus à pic éclataient dans l'espace sombre arrosé de néon artificiel. Avant de quitter la pièce, j'ai vérifié que sa médaille de Saint-Christophe ne traînait pas sur le rebord du lavabo. Liv la posait là le soir, avec la peur récurrente qu'elle glisse irrémédiablement dans la nuit. Pourtant, elle la remettait toujours au même endroit.

Je commençais à trouver le temps long. J'ai repensé aux volets fermés de la chambre. On ne les laissait jamais tels quels, même si on était en retard. Ça aurait fait dépressif, fait divers, petit Gregory. La mère du garçon, le jour du meurtre, repassait en plein après-midi dans sa maison aux volets ainsi clos. Je me suis dirigé vers la pièce pour aller les rouvrir. J'ai eu peur tout d'un coup de ne pas avoir assez bien regardé. Un jeu d'ombres m'avait peut-être dissimulé Liv. Je me suis approché à pas de loup. J'éprouvai



une sensation vaguement pénible. Et si son corps était profondément enfoncé dans le sommeil comme un poids mort sur le lit? Des cordelettes. Les bords de la Vologne. La porte ouverte. Debout dans l'encadrement, je ressentais toujours une légère appréhension, avec l'envie de m'éloigner, de laisser Liv inerte. Mais je me suis avancé jusqu'au pied du lit, en murmurant le nom de ma femme. Elle n'a pas répondu. Accroupi, j'ai tâté la surface moelleuse, en commençant par le bord où je me trouvais. J'y allais doucement, avec la peur de lui faire mal. Elle n'était pas de ce côté. Alors je continuais à toucher le drap au centre, là où le matelas formait un creux qui nous poussait l'un contre l'autre. Mais ma main passait déjà de l'autre côté, nerveuse, remontant vers les oreillers. J'étais arrivé à l'extrémité opposée et je n'avais trouvé personne. Le couvre-lit était incontestablement tendu, lisse, blanc.

Alors, j'ai été de nouveau ouvrir les volets. Ce matin, Liv, qui était en train de s'habiller, m'avait demandé quel temps il faisait. Puis elle avait choisi un débardeur et une jupe qu'elle avait tirés d'une pile comme un oiseau qui picore. Depuis que je la connaissais, Liv se couvrait peu. Elle prenait aussi des douches froides, et de façon générale pas mal de risques. Ce genre de filles brillantes, sportives, volontaires, mais au fond mélancoliques. Sa silhouette dénudée était passée brièvement dans le miroir. Je lui avais dit de se méfier pourtant. En avril, on ne se découvre pas d'un fil; nous n'étions pas à l'abri d'une averse printanière. Je me méfiais toujours des brusques changements de temps, et de l'imprévisible en général. Pendant que ma

femme s'habillait, j'étais resté accoudé à la fenêtre quelques instants, goûtant l'air déjà gorgé de chants d'oiseaux. Une ambiance ancienne me revenait : trottoirs déserts en début d'après-midi sous les marronniers volumineux et voix qui se perdent, pollen qui voltige et pluie tiède qui soulève du bitume une odeur de poussière. J'avais éprouvé alors la sensation passée de fête de l'école, de batailles d'eau. Entendu la cour de récréation, remplie, bruyante, puis complètement silencieuse. C'était la fin des classes, et bientôt l'été immense qui s'ouvrait, avec la mer au bout.

Liv était venue rapidement m'embrasser, posant sa tête contre mon dos et disant *pense à moi*, à cause de son rendez-vous. Elle était déjà en imperméable mais encore pieds nus, ses chaussures traînant toujours dans l'entrée. Je l'avais entendue claquer la porte un peu plus tard.

J'étais sorti une heure après, une fois *Libération* lu dans la cuisine devant mon bol de café. Puis j'avais fermé à clef derrière moi.

Ainsi Liv était rentrée plus tôt, puis venait de ressortir. On s'était sans doute croisés. J'espérais qu'elle n'était pas malade. Liv était d'une humeur de chien dans ces cas-là. Mais ça devait être ça, pourtant ; elle avait dormi cet après-midi en éteignant son portable pour ne pas être dérangée, et elle était maintenant à la pharmacie, dont la croix verte clignotante éclairait le restaurant vide et les serveurs debout. Curieux, tout de même, qu'elle ne m'ait pas appelé pour me prévenir, ou me demander de faire les courses à sa place. J'ai fait un tour, pour voir si je ne trouvais pas un

mot griffonné à la hâte. Ou, au moins, sa serviette, pleine de livres et de paquets de copies qu'elle emmenait à la fac. Je ne voyais rien. L'appartement semblait inchangé depuis ce matin, et pourtant quelques traces dénotaient une fugitive présence. Un passage. Ces signes contradictoires me donnaient le tournis. Le soleil en terrasse m'avait tapé sur la tête. J'étais fatigué, j'en avais assez. Je voulais que Liv rentre. J'ai sorti mon téléphone pour la rappeler. Cette fois encore, je suis tombé directement sur sa messagerie. Sa voix identique et guillerette ne collait vraiment plus à la situation. Son léger accent me brisait le cœur. J'ai jeté rageusement mon téléphone sur un fauteuil.

L'inquiétude commençait à m'envahir lentement, comme un orage sur la ville qui plane sans éclater. Mais je tentais de me contenir. Je me savais de tempérament anxieux et j'avais pris l'habitude de me raisonner. Liv, après tout, était libre d'aller et venir. Je ne pouvais tout de même pas l'enfermer à double tour pour être sûr de la retrouver le soir. Même si cela m'était déjà arrivé, oubliant qu'elle était encore à l'intérieur. Par inadvertance évidemment. Mais ça n'avait pas plu à Liv, qui, dixit, aurait pu brûler vive par ma faute, si elle n'avait pu retrouver ses clefs à temps dans un incendie ! J'avais essayé de ne plus recommencer.

J'ai été laver la vaisselle du petit déjeuner. Une fois les petites cuillères, la soucoupe, la tasse et le bol sur l'égouttoir, à l'envers et pendant dans le vide, je ne savais plus quoi faire. J'ai déballé le vin de son papier de soie. Puis je l'ai ouvert. Ça serait toujours ça de fait. Bientôt j'allais l'entendre, son pas dans l'escalier, sa voix essoufflée, son

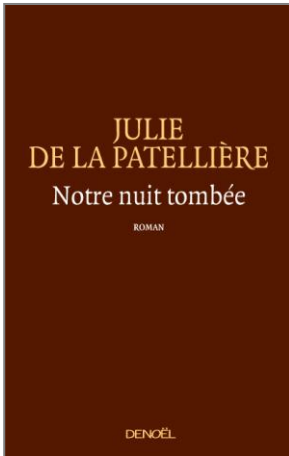
visage rose d'un petit tour dans le soir de printemps, et nous allions rire de mon inquiétude. Comme d'habitude, nous nous installerions sur le canapé et nous boirions notre verre de rouge que sa bague heurtait toujours de sons clairs.

Je me suis mis à marcher dans l'appartement, m'asseyant sur différents sièges, puis me levant aussitôt. J'ai pris un livre et regardé longtemps la première phrase sans la lire, comme s'il s'agissait d'un tableau abstrait. J'aurais voulu cuisiner, éplucher des oignons, couper de la viande, cuire à vif, cela m'aurait tenu occupé. Il y aurait eu du bruit, de la fumée, pour lutter contre le vide qui versait dans l'appartement sa teinte blafarde. Mais je ne voulais pas descendre acheter des provisions et risquer de rater Liv. J'ai regardé par la fenêtre. La rue était vide. Seul un homme, puis une femme dans l'autre sens, ont traversé, une baguette à la main. Tous les deux en avaient déjà mangé le croûton. Je me demandais à quelle heure précise il fallait que je m'inquiète vraiment. À quelle heure, plutôt, cela paraîtrait légitime aux autres, car je ressentais déjà l'absence de Liv, de son corps, de sa voix.

La nuit s'avancait et l'impassibilité envahissait toujours plus l'enfilade des pièces. J'ai eu un instant l'impression que les oiseaux étaient dans le salon là-bas, à gazouiller. La nuit montait comme la marée sur les plages froides. Les meubles étaient en sable et allaient bientôt se défaire. L'heure du dîner arrivait. Les familles se réunissaient. On faisait les devoirs sur la table de la cuisine. On répétait dix

*Composition Graphic Hainaut*  
*Achévé d'imprimer*  
*par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée*  
*en décembre 2011*  
*Dépôt légal : décembre 2011*  
*Numéro d'imprimeur :*  
ISBN 978-2-207-11229-8/Imprimé en France.

**237003**



# Notre nuit tombée Julie de la Patellière

Cette édition électronique du livre  
*Notre nuit tombée* de Julie de la Patellière  
a été réalisée le 23 février 2012  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207112298 - Numéro d'édition : 237003).

Code Sodis : N51119 - ISBN : 9782207112311  
Numéro d'édition : 237690.